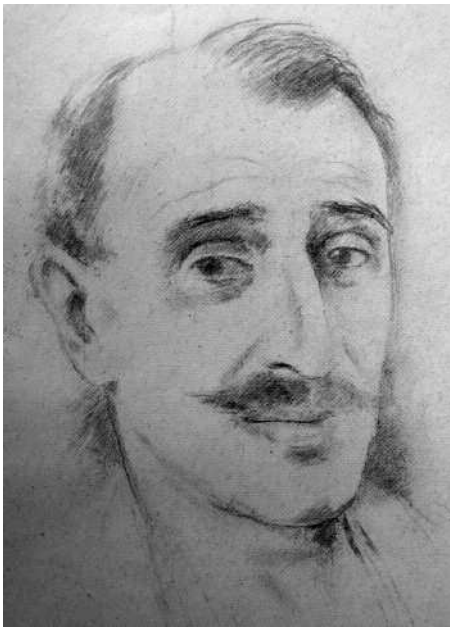
Le Moulin des Noës



Bertold Mahn,
Léon Bazalgette, *dessin, coll. part.*

Janvier 1977. Nous étions de ces gens sans racines, sur le point de nous expatrier. Pour créer un lien entre la France et nous, pour nous donner, au loin, l'envie de revenir, il nous fallait un coin de terre, une maison quelque part. Un agent immobilier finit par nous conduire, sans conviction, au Moulin des Noës, à Avernes-sous-Exmes dans l'Orne, un lieu, pour lui, aussi anonyme qu'insolite. Jour de désolation. Le froid humide, la grisaille, les fantômes d'arbres enchevêtrés, le site solitaire et rude, toutes les conditions étaient réunies pour nous faire fuir. Savions-nous déjà qu'il fallait « regarder longtemps avant de voir » ?

Relief, forêt, eaux vives

Le lieu était une énigme. C'était l'hiver et l'absence de végétation dessinait avec netteté les lignes et les contours : une conque naturelle, boisée, retenue par un mur de soutènement, enfermait, comme un sein maternel, la maison dont la seule façade dégagée regardait vers l'ouest. A droite, dévalait un ruisseau en une succession de cascades, au creux d'un ravin. Relief, forêt, eaux vives, que d'éléments réunis autour de nous !

La maison? Une façade de briques rouges, sans ornement, constituée de deux ailes symétriques autour d'une partie en retrait au centre. L'intérieur ? Sans charme ni confort. Parmi les papiers peints arrachés, les chiffons et les débris abandonnés, une vieille photo intacte : le portrait d'un homme très brun, moustachu, au regard intense. Quid ?

L'extérieur nous attirait davantage. Un nouveau coup d'œil nous le rendit de plus en plus attachant et le chant des cascades finit par nous captiver. Il allait ne plus nous lâcher. L'œil s'accommodait, décelait la vie en sourdine, sa beauté sévère : la géométrie subtile des branches, les plantes en attente sous les feuilles mortes, les empreintes d'un chevreuil, le frôlement d'un oiseau… Nous anticipions le jaillissement du printemps auquel tant de clichés nous préparent. Il est facile et commun d'aimer le printemps, pensions-nous alors avec un peu de dédain. Etions-nous prêts à sortir des sentiers battus? A aimer d'emblée ce lieu surprenant? Qui, dans cette rencontre avec le Moulin, avait choisi l'autre?

La maison d'un écrivain

La photo retrouvée, je devais l'apprendre des années plus tard, était le portrait de Léon Bazalgette. Ecrivain, journaliste, traducteur, éditeur, ce fut lui le découvreur, pour ne pas dire l'inventeur de ce lieu. Après sa mort en 1928, le Moulin fut abandonné, pillé, vendu plusieurs fois et perdit la mémoire.

L'acte d'achat du Moulin des Noës par Bazalgette remonte à mai 1900. On peut se demander ce qui a pu attirer le jeune intellectuel parisien de 27 ans dans ce trou perdu de l'Orne? S'était-il arrêté prendre un verre au bord de la route, au café des Noës ? A-t-il suivi par hasard le chemin de terre qui semble aller nulle part ?

La Normandie qu'il avait parcourue ce jour-là l'avait forcément exalté et éveillé des réminiscences dans son esprit. C'était un territoire presque familier. Les ciels changeants, les bocages entraient en résonnance avec ceux du peintre anglais Constable qu'il affectionnait. Et il avait déjà rencontré ces paysages, ces pommiers en fleurs dans les écrits d'Emerson, de Henry Thoreau qu'il avait découverts avec passion et dont il était l'un des premiers passeurs en France. Lui, il se sentait de la famille de ces écrivains américains de Concord (Massachussetts), il partageait leur regard sur le monde. C'est dans cet état d'esprit proche de la rêverie, qu'il fit la rencontre inattendue. Il vit devant lui un étang, une rivière et, au milieu des bois, une petite maison qui ressemblait à s'y méprendre à Walden, la cabane d'Henry Thoreau.







1 - John Constable, Étude d'un tronc d'orme*, huile sur toile, Londres, Victoria and Albert Museum.*
2 - Le ruisseau du Moulin des Noës.
3 - Ormes, photographiés au Moulin des Noës

Son trouble était au paroxysme. Il eut à la fois une révélation et un pressentiment. Il pourrait convoquer ici l'âme de Thoreau et tenter une expérience de vie semblable à la sienne. Comment ne pas succomber au désir de s'approprier ce lieu ?

D'abord, il entreprit des travaux pour relever la petite maison en ruine. Le Moulin depuis longtemps déjà avait perdu sa roue et, pour le rendre habitable, Bazalgette, à l'instar de Henry Thoreau, le penseur qui disait avoir « autant de métiers que de doigts », année après année, y poursuivit des travaux.

Toujours surmené mais toujours disponible pour ses amis, il fut un épistolier fécond. Une infime partie de sa correspondance a survécu et dort dans les bibliothèques. Elle atteste qu'en son temps, le Moulin des Noës était une célébrité de par le monde. Les amis de partout suivaient le feuilleton des amours entre lui et son coin de campagne, d'une saison à l'autre, d'un plaisir à l'autre. Ses lettres retracent, sur presque trente ans, sa vie et ses activités.

Léon Bazalgette (1873-1928)

Plus que n'importe quelle autre biographie, celle de Bazalgette reste approximative : l'homme dépourvu de narcissisme ne tenait pas de journal et, à sa mort, toutes ses archives ont disparu. On est tenté de dire qu'elle se confond avec l'histoire de ses passions littéraires. Néanmoins, il y a ici et là, des notes et témoignages qui nous éclairent.

Il est né à Paris le 8 mai 1873, dans un milieu petit bourgeois. Son père, employé de banque, descendant d'une lignée de paysans cévenols, fut le premier à quitter la terre. Sa mère apporte une note d'exotisme. Elle est née à Rio de Janeiro, d'un père flamand, dans l'import-export, et d'une mère née Farouch, d'ascendance arménienne persane. Outre la ressemblance physique, c'est d'elle qu'il tient le goût des langues. Elle vit auprès de son fils jusqu'en 1926. Son père est décédé dès 1895.

Une scolarité banale est couronnée au Lycée Condorcet par une année de philosophie décisive. Son professeur, Jean Izoulet, futur professeur au Collège de France, semble avoir été son éveilleur et son mentor. Il lui a transmis et ses idées et son carnet d'adresses. Leurs deux signatures se côtoient dans diverses revues. C'est que Bazalgette a interrompu très vite ses études aux Langues Orientales pour se consacrer à l'écriture,

indifféremment comme critique d'art, journaliste, pamphlétaire, traducteur. L'annotation du professeur Izoulet sur son carnet scolaire : « Esprit plein de ressources ; se tirera toujours d'affaires » va se vérifier. Le jeune Bazalgette est un autodidacte touche à tout et plein d'aplomb. Il commence très tôt à se faire remarquer.

La Belgique, carrefour culturel

En 1894, il crée, avec trois amis belges, une revue d'une grande tenue : *Le Magazine International*. Toutes les idées reprises par lui plus tard s'expriment déjà : sa vision du monde et de l'art, sa sensibilité à la nouveauté, son ouverture au monde, son engagement social. Cent ans plus tard, on relit avec profit les thèmes abordés, séduit par ses intuitions et son originalité. A peine âgé de vingt ans, il est sur tous les fronts : expositions de peintures, conférences sur l'architecture, théâtre, Maison du Peuple à Bruxelles, Universités Populaires à Paris. Ses analyses et ses prises de position penchent toujours du côté de l'avant-garde et de l'international. S'il s'éprend de la Belgique, pays jeune, accueillant, c'est qu'un vent de liberté souffle et permet l'émergence d'artistes, peintres et sculpteurs, toniques et près du peuple, avec lesquels Bazalgette tisse des liens indéfectibles. En littérature, il élit deux maîtres : Camille Lemonnier, le « barbare », le « grand vivant » et Emile Verhaeren, « le poète des temps modernes ». Il écrit leurs deux biographies.

C'est principalement dans les milieux belges qu'il fait son apprentissage et développe sa pensée. Ses théories, il les rassemble dans trois Essais : *L'esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse* (1898) ; *A quoi tient l'infériorité française* (1900) ; *Le problème de l'avenir latin* (1903). Les thèmes sont dans l'air du temps. Mais ses prises de position lui ferment quelques portes en France.

En 1896, la revue *La Société Nouvelle* publie l'intégrale de sa conférence tenue à la Maison du Peuple de Bruxelles et qui a pour titre: « L'internationale des Poètes ». On peut le considérer comme le texte fondateur de sa vie et de son œuvre. Il part de l'Internationale des ouvriers dont il comprend l'indispensable solidarité et le nécessaire affranchissement. Mais il se dit persuadé que les principaux acteurs de la transformation sociale sont les artistes, les créateurs d'idées, les poètes au sens large du terme. Ce sont eux qu'il faut rassembler à travers le monde pour le faire avancer. C'est ainsi qu'il comprend sa propre tâche, la nécessité de créer comme un vaste réseau international et une kyrielle de revues : *L'Hermitage*, *L'Enclos*, *La Revue franco-allemande*, *La Phalange*…

Lettres de « son » Moulin

« Je suis heureux ici depuis près de trois semaines, malgré le mauvais temps et la quasi-absence de soleil. Je scie, je pioche, je maçonne, j'élague, vivant une existence toute animale. C'est bon après Paris… »

16 mai 1903 à Camille Lemonnier

« il y avait une telle multitude de violettes, le soleil était une telle caresse et le silence si chargé de bonté, que j'ai écouté, regardé, joui, sans pouvoir retrouver mon porte-plume… »

12 avril 1913 à Waldo Frank

« Ces jours-ci, je couvre en ardoises, de mes mains, l'aile que m'ont bâtie les maçons. C'est une façon d'être plus près de la cime des arbres qui m'entourent et des nuages qui passent. C'est une besogne qui regarde de très haut toute la littérature courante. »

16 mai 1928 à Romain Rolland

Bazalgette-Zweig : une amitié franco-allemande





Léon Bazalgette, Stefan Zweig, photographies, coll. part.

A un millier de kilomètres de Paris, un jeune étudiant viennois succombe, lui aussi, au tropisme belge et montre un désir comparable de renouvellement : Stefan Zweig. Le Français Bazalgette et l'Autrichien Zweig, jeunes gens piaffant d'impatience, partagent la même ardeur. Tous les deux sont traducteurs, essayistes, biographes. Ils se rencontrent chez Verhaeren, se lient d'amitié, semblables aux personnages du roman *Jean-Christophe* de Romain Rolland : Olivier, le Français



Sur une toile de Frans Masereel en 1924, Léon Bazalgette apparaît « souriant avec une bonté mêlée d'inquiétude, avec cet air d'être à l'instant de pénétrer au cœur des choses – au vrai cœur sensible […] » (D'après Frans Masereel*, L. Durtain, éd. P. Worms, 1931).*

et Jean-Christophe, l'Allemand. Ils symbolisent alors la fraternité franco-allemande, l'utopie totalement à contre-courant . C'est Stefan Zweig lui-même qui fait ce parallèle dans son recueil de souvenirs *Le monde d'hier*. Grâce à leur dévouement et leur savoir-faire, Verhaeren connaît une grande diffusion à travers l'Europe.

Un homme de lettres éclectique

Si à Paris, ses idées contestataires heurtent l'*establishment* et l'Université, il trouve d'autres cercles d'amitiés, de Péguy, Guilbeaux, Georges Duhamel, à René Arcos, Charles Vildrac, Jean Guéhenno, J.-R. Bloch, Romain Rolland… Bazalgette n'a pas produit une œuvre littéraire semblable à la leur. Il comprend autrement sa mission. Il se situe plutôt côté passeur que créateur, plutôt parmi les biographes que les romanciers. La notoriété lui est indifférente et sa plume ne s'interdit aucun espace, pas même des journaux d'intérêt mineur, du moment que les idées, les œuvres trouvent le moyen de circuler.

En 1913, nommé directeur de la Collection des Prosateurs Etrangers aux Editions Rieder, il tient l'outil qui lui permet de publier les auteurs, selon son cœur, de sa famille de pensée. Dans le contexte d'une époque peu curieuse des lettres étrangères, Bazalgette montre un talent rare de découvreurs d'auteurs, de passeur d'idées. La liste de ses découvertes est impressionnante. Il traduit, préface, critique sans relâche et tisse à travers le monde une communauté de vue qu'il nommait idéalement, dans sa jeunesse, « L'Internationale des Poètes. »

La guerre 14-18 : la fracture

La guerre éclate en 1914 et réduit à néant toute son action. C'est le culte de la patrie, les cris de haine qui partout triomphent. Affecté à des postes épuisants, lui qui ne voulait pas porter les armes, il perd sa santé et ses illusions. Traumatisé à jamais, il n'a cependant pas voulu ou pu s'exprimer sur l'enfer qu'il a vécu. A partir de 1920, il reprend la plume et retrouve sa combativité. Mais il a perdu la foi. La société d'après-guerre ne tient aucune des promesses formulées naïvement par des idéalistes comme lui. Il signe sa dernière lettre, désabusée, à Stefan Zweig : « Ton ami des profondeurs du XIX^{e} siècle ». Comme en écho, Zweig intitule ses mémoires, dix ans plus tard : *Le Monde d'Hier*. L'humanisme a vécu. L'un et l'autre se sentent floués.

Cependant, la revue *Europe*, dont il avait rêvé en 1913, juste avant la guerre, voit le jour en 1922. Tout ne semble pas perdu. Bazalgette joue un rôle déterminant dans sa création et son orientation, sans jamais se mettre en avant, ce qui lui vaut aujourd'hui un certain effacement. D'autres revendiquent la paternité. Qu'importe, il a toujours moqué la vanité des « gendelettres ». Assurément, il est un homme à part.

Matérialisme triomphant, ploutocratie, l'Europe a échoué et semble en mauvaise voie. Le modèle américain défendu par Whitman et Thoreau est relégué au rang des utopies et le système qui s'installe en Russie lui inspire les pires inquiétudes. Que faire? Sa rébellion reste intacte. Du moins sur le plan de l'action individuelle. Car sur un plan collectif, ses idées paraissent en berne.

Les Noës. Sa terre d'élection

Il réécoute alors la voix d'Henry Thoreau qu'il avait découvert et traduit dès 1890 et il ne s'est jamais senti aussi proche de lui. Il en devient la réincarnation, c'est confondant dans la biographie qu'il intitule *Henry Thoreau Sauvage* (1924). Ce livre puise son énergie et son environnement au Moulin

des Noës. Bazalgette en avait eu le pressentiment immédiat, mais maintenant cela s'impose comme une évidence : le Moulin concentre toutes les vertus de Walden. La nature lui apporte l'apaisement et la beauté, elle le révèle à lui-même. Le livre est porteur de cette expérience-là.

Bazalgette se fatigue mais ne ralentit pas : articles de presse, traductions, édition. Se battre, fût-ce avec l'énergie du désespoir ! Parallèlement, il continue d'agrandir le Moulin dans le dessein de s'y installer enfin. Mais quand la maison paraît fin prête, il se sent, lui, au plus mal. Il meurt à Paris le 31 décembre 1928 et ses obsèques sont célébrées au petit cimetière d'Avernes-sous-Exmes. En choisissant d'y être enterré, il a clairement dit où il avait pris racine.

Portrait d'un homme

En savoir un peu plus, connaître un peu plus intimement l'homme qui a vécu au Moulin avant moi.

A sa mort, ses amis écrivains lui rendent des hommages unanimement élogieux. En particulier, un numéro spécial d'*Europe* lui est dédié en juin 1929. Ils soulignent tous son sens de l'amitié, son engagement, sa sincérité. Le monde sans Bazalgette, disent-ils, est un monde appauvri. On les croit. Certes ces portraits sont précieux mais ils sont responsables de cette image un peu solennelle qui s'est mise à circuler. Ce qui ne correspond pas tout à fait à l'homme qu'il a été.

Je regarde les deux reproductions de ses portraits (où sont passés les originaux ?) : l'un a été peint par son ami, le peintre-graveur Masereel, l'autre dessiné par Bertold Mahn. Tous deux visent la ressemblance. Bazalgette a le visage anguleux, le regard concentré. Aucune trace d'humour ! Pourtant il en montrait et même du pire, un humour de potache. Relisons ses lettres. Ouf, on respire ! Cet homme n'était pas une légende, mais un homme de coups de gueule et de coups de cœur. Il faut chercher… On tombe sur un article de presse de 1894, consacré à Georgette Leblanc, l'égérie de Maeterlinck. Que dit l'article? « Au vernissage du Champ de Mars, Georgette suscite l'étonnement en portant « une toilette vraiment sensationnelle », nonchalamment appuyée au bras du jeune esthète brun, Léon Bazalgette ». Où nous apprenons que Bazalgette a été jeune et qu'il affectionnait les cantatrices…

Le tropisme américain

Parfaitement anglophone, Bazalgette a compris avant les autres, le vent de nouveauté qui se levait en Amérique. Walt Whitman a été la rencontre bouleversante de sa jeunesse. Henry Thoreau l'a surtout accompagné à la fin.

Walt Whitman (1819-1892)

« Je me célèbre et me chante, » W. W.

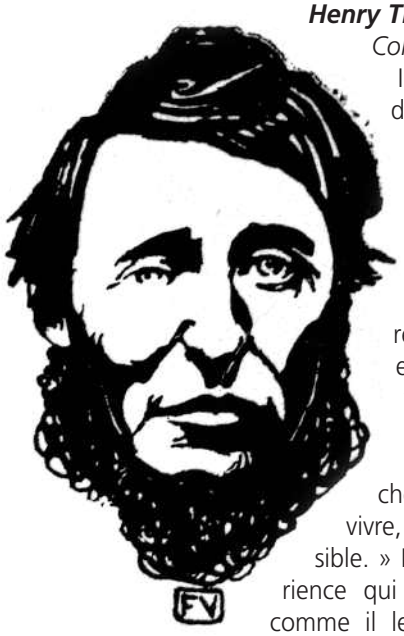


« [Walt] Whitman est un colosse. Tous nos poètes semblent ridicules du haut de cette pyramide », écrit Romain Rolland, à la lecture de Feuilles d'Herbe *de W. Whitman traduites par Bazalgette.*

On ne tombe pas par hasard amoureux fou de la poésie de Walt Whitman. On ne consacre pas par hasard dix ans de sa vie à traduire son œuvre, à la commenter, à écrire la biographie de l'auteur. « Un homme ne reçoit que ce qu'il est prêt à recevoir. » Cette vie, cette œuvre ont apporté à Bazalgette une nouvelle lecture du monde et l'ont invité à célébrer la vie.

Lorsque R. Rolland découvre *Feuilles d'Herbe* de Whitman, dans la traduction de Bazalgette, il est subjugué : « Whitman est un colosse. Tous nos poètes semblent ridicules, du haut de cette pyramide ». Et pourtant, on le connaît peu de ce côté-ci de l'Atlantique.

Sa poésie fait l'effet d'une tornade qui met à mal les plates-bandes ordonnées, les sentiments intimistes de la poésie française. Sa jubilation, son oui à la vie, annoncent Nietzsche.



Henry David Thoreau (ci-dessus par F. Vallotton) a créé le concept de « Désobéissance civile » que l'on trouve dans l'un de ses essais traduit en français en 1921 par Léon Bazalgette sous le titre Désobéir.



- Christiane Demumieux est l'auteur de *Un goût de sauvage* (Ed. Association le Moulin de Bazalgette 2000). http://un-gout-de-sauvage.-blogspot.com/

Henry Thoreau (1817-1862)

Comment vivre?

Il appartient au village de Concord, dans le Massachussetts, devenu au XIX[e] siècle une sorte de carrefour intellectuel, sous l'égide d'Emerson (le leader du transcendantalisme). Il est d'abord un intellectuel, issu d'Harvard, qui décide non de faire carrière, selon l'usage, mais de se retirer dans son village. Plus fort encore : pendant deux ans, il part vivre à Walden, au fond des bois, dans la cabane qu'il s'est construite de ses mains. La question à laquelle il cherche une réponse : « Comment vivre, comment obtenir le plus de vie possible. » Pendant deux ans, il tente une expérience qui consiste à vérifier si la vie peut, comme il le croit, se concevoir en marge du consumérisme et de l'organisation sociale qui se mettent en place. Il fait le rêve d'une Amérique idéale : refus de l'aliénation au travail consentie pour la satisfaction de besoins inutiles, refus du matérialisme, refus de cet engrenage de désirs et de soumissions. Ecrire ne suffit pas. Expérimenter d'abord. Et rendre compte ensuite. Il s'installe donc à Walden, en emportant ses caisses de livres, et note tout, au jour le jour, dans son volumineux « Journal ». C'est une somme où brillent comme des pépites, des aphorismes, des réflexions limpides.

Pour mener à bien son aventure, il a bien quelques dispositions. Il sait manier tous les outils, venir à bout de toutes les tâches : chasse, pêche, navigation, jardinage. Ses sens étonnamment développés lui offrent un enchantement permanent. Emerson le dit sensuel et habile comme l'Indien.

Comment l'aventure s'est-elle terminée? Au bout de deux ans, il retourne au village, pour ne pas se caricaturer lui-même. Quant à son influence, au vu de ce que l'Amérique est devenue, on devine qu'elle est demeurée faible. Pauvreté volontaire, plaisirs simples, vie contemplative, toutes ces valeurs sont à contre-courant.

La Désobéissance Civile

Sa pensée ne se restreint pas aux limites de sa thébaïde. Il a bien conscience d'appartenir à un monde, à une société plus larges sur lesquels il s'interroge. Il se méfie des gouvernements et n'obéit aux lois de l'Etat que dans les limites acceptables par sa conscience. Justement lorsqu'il estime que ces limites sont franchies : « Notre peuple doit mettre un terme à la possession d'esclaves et cesser de faire la guerre au Mexique », sa conscience lui dicte l'insoumission. C'est là que lui vient l'idée d'une nouvelle forme d'action : la Désobéissance Civile. Dans les faits, il refuse ostensiblement de payer ses impôts, se fait mettre en prison et saisit l'opportunité pour alerter l'opinion et théoriser la méthode. Elle fera tache d'huile : Gandhi, Luther King, Mandela s'en inspireront.

C'est le souvenir de cet homme que Bazalgette a attaché au Moulin des Noës.

Au murmure de la «Vie »

Bazalgette avait retenu ce titre pour le livre qu'il voulait consacrer au Moulin des Noës. Une précision s'impose. Le ruisseau des Noës - qui actionnait autrefois la roue du Moulin - résulte en amont de la déviation d'une partie des eaux de la Vie. En aval, il se jette dans la Dives. Son destin donc est de relier la Dives à la Vie. Aux Noës, tout fait symbole.

Son dessein n'a pas abouti, la mort l'a surpris trop tôt. Ses amis en ont retrouvé des fragments dont ils ont publié une partie dans la revue *Europe* (juin 1929). Ils donnent la tonalité de l'œuvre ébauchée.

Au murmure de la Vie : c'est le grand poème, inachevé, du Moulin des Noës.

« Le Moulin appartient aux ormes, aux érables, aux vieux saules, aux enfants frênes, aux coudriers et aux chênes. Il appartient au lierre. Il appartient à l'eau. Il appartient aux mousses, aux viornes et aux euphorbes. Il appartient aux glaïeuls, aux coucous et aux pentecôtes. Il appartient à un peuple de pies, une nichée de bergeronnettes, aux pouillots, aux mésanges et aux roitelets. Il appartient à une danseuse-étoile-libellule. Il appartient au vent et aux araignées. Il appartient à bien des peuplades qui s'entre-ignorent ou s'entre-égorgent. Et puis, dans la mesure où il échappe à tous ces possesseurs, il appartient à ce garçon mal foutu qui suit la sente. » (Léon Bazalgette).

Christiane DEMUMIEUX